

Zeitschrift: Journal forestier suisse : organe de la Société Forestière Suisse
Herausgeber: Société Forestière Suisse
Band: 81 (1930)
Heft: 1

Artikel: Un séjour en Nouvelle Angleterre (États-Unis d'Amérique)
Autor: Petitmermet, M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-784983>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un séjour en Nouvelle Angleterre (Etats-Unis d'Amérique).

(Impressions forestières.)

Par *M. Petitmermet.*

I.

J'ai eu, l'été dernier, le rare privilège de passer mes vacances dans les environs de Boston (Massachusetts, Etats-Unis de l'Amérique du Nord), et M. le professeur Knuchel ayant informé de ma présence des personnalités forestières de marque, j'en ai profité pour apprendre à connaître quelques types des peuplements représentés dans les Etats de l'Est et pour prendre contact avec les maîtres de la science forestière de la région. Dans l'idée que les souvenirs rapportés de ce voyage intéresseront peut-être mes collègues, j'ai résumé ci-dessous les impressions que m'ont faites les forêts parcourues et les institutions visitées. Il est cependant de mon devoir de dire tout d'abord que c'est grâce aux bons offices de M. *Graves*, doyen de l'Ecole forestière de la « Yale University », à New-Haven, Conn., et du regretté M. *Moon*, doyen de l'Ecole forestière attachée à l'Université de l'Etat de New-York, à Syracuse, N.-Y., que j'ai été à même de faire les excursions et les visites dont je parlerai plus loin. Je sais infiniment gré à M. *Graves* de sa prévenance, et je puis l'assurer que, lorsque des forestiers américains viendront en Suisse, je me ferai un plaisir de rendre leur séjour utile et agréable.

II.

L'endroit où j'ai passé mes vacances, Newton, Mass., est situé à quelques kilomètres à l'ouest de Boston. La commune se compose en majeure partie de villas et de cottages noyés dans la verdure. La région est accidentée, mais les collines ne sont pas hautes. Le sous-sol est constitué par des roches granitiques; on trouve fréquemment aussi une sorte de poudingue. La terre végétale est peu abondante et le sol aride. Cet été, la sécheresse se faisait cruellement sentir et de fréquents incendies ont causé de graves dégâts aux forêts. Le manque de fertilité du sol a eu pour conséquence de favoriser le maintien ou la reconstitution de la forêt et, de fait, les environs immédiats de Boston sont couverts de grands bois, coupés çà et là de prés maigres, qui sont la plupart du temps abandonnés. L'agriculture est à peu près nulle dans cette région. Quant aux forêts, elles ne sauraient, en de telles conditions, être dans un état de prospérité réjouissant. Ce sont des peuplements de chênes et d'érables clairiérés et envahis par les bois blancs. Ils ne sont pas soumis à un traitement suivi, mais le « Commonwealth of Massachusetts » a créé tout autour de la ville de grandes « réservations » formées de forêts du genre décrit plus haut, qui sont considérées comme parcs. Le forestier n'y est intervenu que pour sous-planter de pins Weymouth (espèce qui paraît peu appropriée à cet usage) les boisés les

plus clairs. De belles routes asphaltées sillonnent ces « réservations » et des milliers d'automobiles les parcourent chaque jour. Les conifères manquent presque totalement; on rencontre exceptionnellement un bouquet de sapinette du Canada (*Tsuga canadensis*, Eastern Hemlock) ou quelques exemplaires de pin Weymouth (*Pinus strobus*, White pine). Le chataîgnier aussi était autrefois assez abondant dans ces forêts, mais il a presque complètement disparu, victime d'une maladie cryptogamique (chestnut blight).

La plus vaste des « réservations » est celle des Blue Hills, au sud de Boston (environ 1987 ha). La colline la plus élevée (209 m) porte un observatoire météorologique et offre une bonne vue d'ensemble sur l'immense étendue de forêts de cette contrée, dont la monotonie est rompue par la présence de nombreux petits lacs ainsi que par les villes et les villages perdus dans les bois.

III.

La ville de Boston et la commune voisine de Cambridge (Mass.) s'enorgueillissent de posséder la fameuse « Harvard University », dont la fondation remonte à des dons généreux faits par l'homme qui lui a donné son nom. Je ne parlerai de cette importante institution qu'en ce qui peut intéresser les forestiers. A cet égard, je dois faire mention de l'« *Arnold Arboretum* », qui occupe une grande surface dans un des faubourgs de Boston, celui de Brookline. On a groupé là, par espèce et famille, les végétaux ligneux des différentes parties du monde. Il va de soi que ce sont les représentants de la flore du Nord-Amérique qui sont le plus nombreux, mais les espèces chinoises, japonaises et européennes ne manquent pas. Il y a dans la partie sud-est du parc un très beau massif de sapinettes du Canada de fortes dimensions, ce qui est d'autant plus frappant que les gros arbres font en général défaut dans la région. Les diverses variétés de chênes américains ont toutes aussi leurs représentants et le visiteur peut se faire une idée de la richesse du pays en essences forestières et se livrer à des comparaisons avec la pauvreté qui caractérise l'Europe centrale.

IV.

Après avoir passé une quinzaine de jours dans un doux « far niente » coupé seulement de randonnées en auto dans le Massachusetts, je me suis rendu à New-Haven (Etat de Connecticut) pour donner suite à l'invitation de M. Graves. Lui-même était parti au commencement d'août pour un long séjour sur la côte du Pacifique, mais il avait eu l'obligeance de prier M. le professeur *R. C. Hawley* de me piloter, ce dont celui-ci s'est acquitté de la façon la plus aimable. M. Hawley a d'ailleurs déjà séjourné en Suisse et connaît les conditions forestières de notre pays.

En sa compagnie, j'ai visité d'abord l'école forestière confortablement installée dans le « Sage Hall », un beau bâtiment de la Pros-

pect Street; puis, nous sommes allés parcourir deux forêts appartenant aux vastes domaines forestiers (8000 ha) de la Compagnie des eaux de New Haven, qui a confié la partie technique de leur gestion à l'Ecole forestière. La forêt de *Saltonstall* a une étendue de 350 ha et entoure presque complètement le lac du même nom. Le terrain est ondulé, le sous-sol est formé de grès, sur lequel reposent par place des roches éruptives. La fertilité du sol est en général bonne et le climat est doux; aussi les peuplements de cette forêt présentent-ils une végétation très active et une composition des plus variées. L'essence principale est le chêne, représenté par cinq espèces (*Quercus borealis* ou *rubra*, *Q. coccinea*, *Q. velutina*, *Q. alba*, *Q. montana*). C'est le chêne rouge qui se rencontre le plus fréquemment, mais on lui préfère, en ce qui concerne la qualité du bois, le chêne blanc. On trouve en outre deux érables (*Acer rubrum*, *A. saccharum*), un hêtre (*Fagus grandifolia*), deux frênes (*Fraxinus americana*, *F. nigra*), le noyer cendré (*Juglans cinerea*), un tilleul (*Tilia glabra*), le tulipier (*Liriodendron tulipifera*), un charme (*Carpinus caroliniana*), un charme houblon (*Ostrya virginiana*), un ormeau (*Ulmus americana*), un peuplier (*Populus grandidentata*), plusieurs bouleaux (*Betula lenta*, *B. populifolia*, *B. lutea*), enfin des essences exclusivement américaines, le sassafras (*Sassafras officinale*) et trois espèces de hickory (*Carya alba*, *C. ovata* et *C. cordiformis*). Les résineux, en revanche, ne comptent guère que deux ou trois espèces : la sapinette du Canada (*Tsuga canadensis*), le pin Weymouth (*Pinus strobus*) et le pin rouge (*P. resinosa*).

De l'avis du professeur Hawley, la forêt primitive devait comprendre une proportion plus forte de résineux, mais l'intervention de l'homme (coupes rases, incendies répétés) a eu comme conséquence l'élimination des résineux et l'appauvrissement du matériel sur pied. Le premier devoir du forestier consistera, selon lui, à favoriser par des éclaircies bien comprises le développement du recru des résineux et l'augmentation du matériel. La situation actuelle se prête bien à ces opérations car la sapinette se rajeunit facilement et abondamment sous les chênes; elle joue là-bas le même rôle que le sapin blanc chez nous. Mais comme le climat convient mieux aux chênes, il n'y a pas à craindre qu'ils soient à leur tour évincés par les résineux, comme cela a été le cas dans nombre de nos massifs. En effet, ils se réensemencent eux aussi, en grande quantité, et le recru se maintient.

La question de l'aménagement des forêts préoccupe moins M. Hawley; il veut en premier lieu reconstituer le matériel insuffisant des peuplements et il tient, pour cela, à ne pas être bridé par des prescriptions trop rigides. Le sylviculteur américain se dit que les réserves de bois qui se trouvent dans les Etats de la côte du Pacifique pourront durer encore cinquante ans et qu'à ce moment-là ce sera au tour des forêts de l'Est d'approvisionner les Etats-Unis.

La Compagnie des Eaux a reboisé, sur le conseil de l'Ecole forestière, plusieurs prés attenants aux forêts ou enclavés dans celles-ci. On s'est, à cet effet, exclusivement servi du pin Weymouth et du pin rouge. Les résultats obtenus démontrent que le dernier doit être préféré au premier. Il croît aussi rapidement que le pin Weymouth, tout en étant moins exposé que lui aux maladies et aux accidents qui déforment la plante. Les forestiers de la « Yale University » vouent une grande attention aux élagages qu'ils estiment nécessaires pour la production du bois de qualité; ils s'efforcent de les faire exécuter aussitôt que possible et les poussent jusqu'à une hauteur de seize pieds; ils espèrent de cette façon obtenir des grumes dans lesquelles il sera possible d'avoir la majeure partie des

planches exemptes de nœuds.

M. Hawley a eu, en outre, l'amabilité de nous faire visiter la forêt de *Mattby*, qui est composée presque exclusivement de peuplements jeunes ou d'âge moyen. Le sol est moins fertile qu'à *Saltonstall*, ce qui se voit à l'état et à la composition des peuplements, car la sa-



Phot. M^{lle} Charlotte Petitmermet

Le barrage de l'étang de Campton, White Mountains, N. H.

pinette fait complètement défaut et les pins ont dû être introduits par plantation. Mais il se peut que les fréquents incendies auxquels ces forêts étaient vouées lorsqu'elles étaient la propriété des « farmers » aient contribué, pour une large part, à l'appauvrissement du sol et que la première tâche doive consister à lui rendre sa fertilité primitive.

V.

Un voyage en automobile m'a permis d'aller visiter, bien rapidement, il est vrai, les forêts nationales que le gouvernement des Etats-Unis possède dans le New-Hampshire.

De Boston, la route des Montagnes Blanches (White Mountains) passe par Nashua, Manchester, Concord, Franklin et Laconia. Le caractère de cette région diffère un peu de celui des environs de Boston, en ce sens que le terrain est plus cultivé. On y voit encore des propriétés agricoles assez considérables. La culture maraîchère

et l'élevage de la volaille semblent tenir la première place dans l'activité des fermiers. Au fur et à mesure que l'on s'avance vers le nord, la forêt reprend de l'importance. Aux arbres d'essences feuillues s'associent des résineux et le terrain devient plus accidenté. Le Merrimack, large rivière au cours tranquille, et de nombreux lacs complètement entourés de forêts et parsemés d'îles, donnent au paysage un charme particulier.

A Laconia, réside le fonctionnaire chargé de l'administration des forêts domaniales des Montagnes Blanches. Il porte le titre de « Supervisor ». Avant d'entrer dans le détail de son service, il convient d'indiquer en quoi consistent les forêts dont il est ici question.

Le gouvernement fédéral s'est attribué et administre, dans les régions de l'Ouest, de vastes étendues couvertes de forêts qui ont de tout temps appartenu au domaine public. Dans l'Est, il n'a pas pu procéder de même, parce que tout le territoire appartenait aux particuliers. Grâce à la « Weeks Law » de 1911, complétée par la loi Clarke - McMary de 1924, le gou-



Phot. M^{lle} Charlotte Petitmermet

Bois flottés sur l'étang de Campton, White Mountains, N. H.

vernement a été autorisé à faire l'acquisition de forêts dans le but de régulariser le régime des fleuves et aussi d'augmenter la production du bois. Par application de ces lois, il a acheté dès lors 2½ millions d'acres (l'acre = 0,405 ha) et les efforts faits dans ce sens sont poursuivis.

Pour administrer son domaine forestier, le gouvernement fédéral l'a divisé en huit districts confiés chacun à un « Forestier de district », placé directement sous les ordres du service forestier du Département de l'Agriculture des Etats-Unis. Le forestier de district dispose à son tour de « Supervisors » ou inspecteurs, qui ont sous leurs ordres des adjoints sortis des écoles forestières supérieures, et des « rangers », dont les fonctions peuvent être comparées à celles de sous-inspecteurs. La formation des « rangers » ne paraît pas être la même partout. Pendant ces dernières années, on a créé des « rangerschools », dont le prototype est l'école fondée à Wanakena par l'Université de Syracuse et dont il sera question plus loin.

Dans les Etats de l'est, le gouvernement fédéral a désigné les White Mountains comme étant une région dans laquelle il fallait créer un massif de forêts domaniales et, jusqu'à ce jour, une surface de 182.250 ha a été acquise à cet effet. Il reste plusieurs enclaves à acheter pour qu'à l'intérieur des limites assignées, tous les terrains soient dans les mains de l'Etat.

Le peu de temps dont je disposais ne m'a permis de voir qu'une partie des forêts des White Mountains.

Le « Supervisor » de Laconia, M. *Scott*, après m'avoir courtoisement reçu, chargea un de ses adjoints, M. *Flint*, de me guider. Nous nous rendîmes tout d'abord, en longeant l'idyllique lac de Winnepesaukee, à Waterville, d'où nous avons pénétré dans une des vallées des White Mountains. Là, nous rencontrons d'abord des peuplements d'essences feuillues et, parmi celles-ci, surtout les bouleaux (*Betula papyrifera*, *B. lenta*, *B. lutea*, *B. populifolia*) et les érables (*Acer saccharum* et *A. rubrum*). Les résineux font défaut d'abord, mais en allant plus en avant dans la forêt, on les retrouve, représentés par la sapinette (*Tsuga canadensis*), le sapin (*Abies balsamea*), l'épicéa (*Picea rubens*). Les pins sont, dans cette région, moins nombreux que les autres résineux; on y trouve parfois le pin Weymouth (*Pinus strobus*) et le pin rouge (*P. resinosa*). Certains peuplements contiennent des arbres de grosses dimensions, principalement des bouleaux (*Betula lutea*), qui atteignent une hauteur et un diamètre inconnus chez nous; en général, cependant, les arbres ne sont pas très gros.

Mais quand on parcourt ces forêts, on ne songe guère à admirer les arbres, car on reste confondu devant l'étendue boisée qu'on a sous les yeux et qui se déroule à perte de vue, couvrant les collines, les vallées, les montagnes. Le point culminant des White Mountains, le Mount Washington, est à 6293 pieds, soit à 1919 mètres au-dessus de la mer. Étant donné la vaste surface et le manque de voies de dévestiture, les exploitations sont très concentrées. La majeure partie du bois (épicéa, sapin, hemlock, pin) est employée à la fabrication du papier. A cet effet, il est débité en bûches sur place et flotté jusqu'à proximité d'une voie ferrée. Le Campton Pond (Etang de Campton), près duquel nous avons passé, était littéralement couvert de bûches que des ouvriers pêchaient et chargeaient sur wagon au moyen d'un élévateur.

VI.

De Waterville, je me suis rendu à Keene pour visiter la forêt appartenant à la « Yale University ». La contenance en est de 526 ha; elle est située en plaine, à trois kilomètres à l'ouest de Keene, sur le territoire de la commune de Swanzey. Son sol est constitué par des terrains glaciaires de médiocre fertilité. Elle sert de champ d'expérience et est gérée par M. le professeur *Toumey*, qui avait assisté au Congrès de Stockholm et se trouvait par conséquent absent au moment de ma visite. Son remplaçant, M. *R. D. Stevens*, « master of

forestry », qui dirigeait les travaux pratiques de quelques étudiants, m'a fait les honneurs de la forêt. La partie que j'en ai vue est consacrée presque exclusivement à l'étude des conditions d'existence et des exigences du pin Weymouth, qui est considéré à bon droit comme l'essence la plus importante pour la région. Le programme des recherches comporte l'établissement d'un grand nombre de places d'essai contenant des arbres de provenance artificielle ou naturelle, en mélange avec des feuillus ou à l'état pur. Le résultat des recherches n'a pas encore été publié. Il m'a paru, au cours de ma rapide visite, qu'on luttait un peu trop systématiquement contre le mélange des essences. Etant donné les maladies auxquelles le pin Weymouth est exposé en Amérique aussi : charançon des pousses (*Pissodes strobi*), rouille vésiculaire (*Peridermium strobi*), maladie des cônes (*Conipthurus coniperdi*), on ne devrait pas renouveler l'expérience désastreuse faite en Europe avec les peuplements purs d'épicéa. Si même l'accroissement devait en souffrir, il est certain que l'état de santé des arbres serait avantageusement influencé par un mélange d'essences feuillues; en outre, la qualité du bois y gagnerait parce que l'élagage se ferait naturellement. (A suivre.)

Contribution à l'étude de l'origine des forêts cantonales vaudoises.

Forêts d'origine ecclésiastique.

Parmi les forêts cantonales, celles dont l'origine remonte à une institution monacale, ou épiscopale, jouent un rôle important quant au nombre. Dire exactement comment se fit le transfert d'une forêt primitivement cédée à un cloître, des mains des religieux à celles des Bernois, n'est pas dans nos moyens : nous ne possédons pas de chroniques permettant de suivre à travers le temps l'existence d'un domaine forestier; il faut nous contenter de repères qui nous sont livrés, de loin en loin, et qui permettent de déduire plus ou moins exactement ce qui s'est passé entre temps. Lorsqu'on remonte ainsi l'histoire, de jalon en jalon, les données se font de plus en plus vagues. Jusqu'au 17^e siècle, on risque de rencontrer des plans, croquis, procès-verbaux de bornage, etc., ensuite les limites (quand elles sont données) se basent sur les fonds voisins et les noms locaux, qui souvent ont changé depuis; on trouve des surfaces approximatives en poses, tandis qu'en remontant plus haut, ces données se font plus sommaires encore. Néanmoins, cette documentation très fragmentaire permet, à la longue, de grouper certaines observations instructives sur la façon dont une partie des biens ecclésiastiques sont parvenus, de nos jours, à l'état de propriétés cantonales. Car il ne faut pas s'exagérer l'importance de ces héritages du passé : les biens possédés autrefois par les institutions religieuses étaient considérables, en forêts particulièrement; ce qu'il en reste sous le régime bernois, à titre de propriété de LL. EE., est infime. Il est naturel que les monastères aient été richement dotés de forêts par les seigneurs, à une époque